

car j'aurais pu succomber à la tentation.» Cette action généreuse toucha Tolci. Le lendemain il lui dit : « Quoique vous ne m'ayez pas ouvert votre cœur, je sais qu'un hymen avec ma fille comblerait tous vos vœux. Vous ne vous déclarez pas, parce que vous savez qu'elle est recherchée par plusieurs jeunes gens bien plus riches que vous : mais ces papiers que vous brûlâtes hier m'ont déterminé à vous choisir pour mon gendre. »

#### Nublé.

Le poëte Scarron<sup>1</sup> ayant été contraint de vendre son bien, l'acquéreur, nommé Nublé, lui en donna six mille écus, sans savoir précisément ce que le bien valait; et Scarron fut content du marché. Nublé alla voir ce domaine. A son retour, il alla trouver Scarron, et lui dit : « Vous avez cru que votre bien ne valait que six mille écus; je l'ai fait estimer : il en vaut huit mille. » Il l'obligea de recevoir encore deux mille écus. Combien d'autres se seraient applaudis secrètement de l'heureux marché, et auraient trouvé des raisons plausibles pour calmer les scrupules de leur conscience !

#### La maison de Jeanne d'Arc<sup>2</sup>.

[1817.]

A Domremy, près de Vaucouleurs<sup>3</sup>, s'élève une maison de modeste apparence, qui ne se distingue des habitations voisines que par la couleur plus sombre qu'elle doit à son ancienneté. Cependant tous les voyageurs s'inclinent avec respect en passant devant cet humble toit : c'est la maison de Jeanne d'Arc<sup>4</sup>. Elle appartenait il y a quelques années à

1. Mort en 1660. Il avait épousé Françoise d'Aubigné, si célèbre sous le nom de Mme de Maintenon, et petite fille de d'Aubigné, dont il est question dans le récit qui précède.

2. Jeanne d'Arc, héroïne fameuse, sauva, sous Charles VII, la France assaillie par les Anglais. Elle tomba

entre leurs mains, et ils la firent brûler vive à Rouen, en 1431.

3. Département des Vosges, à 10 kil. de Neufchâteau.

4. Jeanne d'Arc était fille d'un pauvre paysan. Aujourd'hui (1850) une école est établie dans cette maison.

un bon paysan, nommé Gérardin, qui la regardait avec raison comme son plus précieux héritage.

Un Anglais fort riche, voyageant en France, se détourna de plusieurs lieues pour visiter cette maison. Gérardin, qui était toujours prêt à en faire les honneurs aux étrangers, se fit un plaisir de la lui montrer dans le plus grand détail : « Voilà, disait-il, d'après des traditions certaines, voilà la chambre où couchait Jeanne d'Arc; voici celle de son père, celle de ses sœurs. C'est par cette porte qu'elle sortait avec son troupeau. » Puis, faisant quelques pas dans la cour : « Voyez-vous, disait-il, là-bas cette colline? C'est là qu'un ange lui apparut et lui révéla sa destinée. »

L'Anglais, après avoir tout vu, conçut le désir de posséder ce petit domaine, non pour l'habiter ou pour y rendre une sorte de culte à l'héroïne française, mais afin de pouvoir dire à ses amis en Angleterre : « Je suis propriétaire de la maison de Jeanne d'Arc. » Il ne doutait pas que le paysan ne saisit avec plaisir l'occasion de la vendre un bon prix, et, plein de cette confiance, il dit sans préambule : « Mon brave homme, combien voulez-vous de votre maison ? »

Gérardin était si loin de s'attendre à cette question, qu'il crut d'abord avoir mal entendu; mais l'Anglais ayant répété sa phrase dans les mêmes termes, il lui répondit qu'il n'avait point intention de la vendre. « Pourquoi donc? dit l'Anglais. — Pourquoi?... Croyez-vous donc que, pour être un pauvre paysan, on ait moins d'honneur et de patriotisme qu'un autre? Tout ignorant que je suis, je sais ce que valait Jeanne d'Arc, ce qu'elle a fait pour son pays; et, dans ce village où nous l'aimons tous comme si nous l'avions connue, où les enfants savent son histoire avant d'apprendre à lire, je passerais pour un lâche et un traître, si je vendais à un étranger la maison d'où elle est partie pour sauver la France. »

Malgré la chaleur avec laquelle Gérardin prononça ces dernières paroles, l'Anglais crut que ce zèle ardent pour Jeanne d'Arc et pour la France n'était qu'une ruse adroite, destinée à faire payer la propriété un peu plus cher; il ne pouvait croire qu'un villageois, qui avait à peine de quoi

vivre, préférât des souvenirs historiques à une forte somme d'argent comptant. « Mais, reprit-il, si je vous en offrais 300 guinées? — D'abord, je ne comprends rien à vos guinées. — Cela ferait 7,500 fr. — Eh bien, je vous dirais : gardez vos 7,500 fr., et laissez-moi ma maison. — 10,000 fr.? — Non. — 15,000 fr.? » dit l'Anglais, en enchérissant à chaque instant avec cette obstination particulière à ses compatriotes, qui sacrifient souvent une partie de leur fortune à une bizarre fantaisie. « 20,000 fr.? 25,000 fr.? — Non, mille fois non. Je ne la vendrais pas à un Français, à un intime ami; ce n'est pas pour la donner à un étranger, surtout à un Anglais. — Ah! je vois, vous nous tenez toujours rancune. — Ce n'est pas de la rancune, c'est de l'indignation : l'avoir fait brûler vive, après l'avoir fait condamner comme sorcière! Quand j'y pense, je suis d'une colère!... C'est comme si cela s'était passé hier; et je ne sais ce qui m'empêche de la venger sur tous les Anglais que je rencontre. »

A ces mots l'intrépide acheteur ne put s'empêcher de reculer de deux pas. « Vous êtes venu pour voir ma maison, poursuivit Gérardin; vous l'avez vue : vous voulez me l'acheter, je ne veux pas vous la vendre; il ne me reste plus qu'à vous prier d'en sortir. » L'Anglais vit alors qu'il fallait lever le siège de la place, et partit en déguisant sous un sourire d'indifférence la mauvaise humeur qu'il éprouvait.

Quelque temps après cette conversation, Gérardin était un soir assis sur un banc, devant sa maison, et, en causant avec quelques vieux amis, il goûtait les charmes d'une belle soirée d'été. Le silence commençait à régner avec la nuit, lorsque l'attention du vieillard fut attirée par le bruit d'un cheval qui s'avancait au galop.

Bientôt un cavalier se présente : « Au nom du roi, dit-il, je voudrais parler au sieur Gérardin. » Aussitôt un grand nombre de paysans, autant par curiosité que par politesse, conduisent l'étranger vers le respectable vieillard.

« Gérardin, dit le cavalier, après avoir mis pied à terre, le roi a su que vous aviez refusé de vendre votre maison à

un Anglais. Il a voulu vous récompenser : mais ce n'est point de l'argent qu'il vous envoie; il sait que vous ne tenez pas plus à celui de France qu'à celui d'Angleterre. Il m'a chargé de vous apporter la croix d'honneur. Recevez-la, Gérardin; qu'elle brille à la boutonnière du vieillard de Domrémy! Les guerriers qui l'ont gagnée sur le champ de bataille ne l'ont pas mieux méritée : car il faut autant de courage pour mépriser la fortune que pour braver la mort. » (FILON.)

Davy<sup>1</sup>.

[XIX<sup>e</sup> siècle.]

Davy est l'inventeur d'une lampe qui porte son nom. Cette lampe sert à préserver d'un danger de mort les innombrables ouvriers employés aux travaux des mines; c'est une des plus utiles découvertes qui aient été faites de notre temps. Davy pouvait tirer un parti très-lucratif de sa belle invention, en se réservant le droit de l'exploiter; mais il y renonça, et il livra gratuitement son invention au public. Si l'invention de la lampe est admirable, la générosité de l'inventeur ne l'est pas moins.

#### La vieille indigente.

Les commissaires d'un bureau de bienfaisance, chargés de faire une collecte pour le soulagement des pauvres et d'en opérer la distribution, entrèrent chez une vieille femme pour l'inscrire au nombre des infortunés qui avaient droit à la charité publique. Ils la trouvèrent dans une misérable petite chambre. Elle était occupée à tourner son rouet; quelques chaises, une table à demi brisée, formaient tout l'ameublement de ce pauvre réduit. Lorsque cette bonne femme fut instruite du dessein des commissaires, elle se leva, et, prenant une petite pièce de monnaie soigneusement enveloppée : « Voici, dit-elle, ce qui me reste de la vente de mon fil : c'est bien peu; mais je ne puis faire

1. Humphry Davy, célèbre chimiste anglais (1778-1829).

davantage. Il y en a de plus pauvres que moi, recevez ce faible secours. Je ne veux pas que mon nom soit sur votre liste. Tant que j'aurai un morceau de pain et assez de force pour tirer de l'eau au puits voisin, je ne veux pas qu'il soit dit que j'ai dérobé la subsistance du malheureux qui manque de tout. »

#### Extravagance d'un avare.

Un mauvais auteur, nommé Chapelain<sup>1</sup>, était célèbre par son extrême avarice; on l'appelait, en riant, le chevalier de l'ordre de l'Araignée, à cause de l'habit recousu et rapiécé qu'il portait. S'étant mis en chemin un jour pour se rendre à l'Académie française, dont il était membre, et y recevoir un jeton<sup>2</sup>, il fut surpris par un orage. Ne voulant pas donner quelques liards pour passer le torrent formé par la pluie, sur une planche qu'on y avait jetée, il attendait que l'eau fût écoulée; mais, voyant qu'il était près de trois heures, il passa au travers de l'eau et en eut jusqu'à mi-jambe. Arrivé à l'Académie, de crainte qu'on ne se doutât de cette aventure, il ne voulut point s'approcher du feu : il s'assit à un bureau et cacha ses jambes dessous; le froid le saisit, et il eut une oppression de poitrine dont il mourut. On trouva chez lui, après sa mort, cinquante mille écus.

Et c'est le possesseur de cinquante mille écus qui aime mieux s'exposer à une maladie mortelle que de dépenser quelques liards ! Ainsi l'avarice, non-seulement dégrade le caractère de l'homme, mais lui enlève même, pour ainsi dire, l'usage de sa raison.

#### Fin tragique d'un avare.

Un riche financier du xviii<sup>e</sup> siècle, nommé Thoynard, avait amassé une somme très-considérable en se privant pendant un grand nombre d'années de toutes les douceurs

1. Mort en 1674, homme savant, mais poète médiocre, surtout connu aujourd'hui par les satires de Boileau.

2. A chaque séance de l'Académie française, chacun des membres présents reçoit un jeton d'argent.

de la vie : méfiant comme le sont tous les avares, le moindre bruit le faisait frissonner; toujours tremblant pour son cher trésor, il s'adressa à un ouvrier pour faire construire une retraite souterraine dans laquelle il pût entrer par le moyen d'une trappe qu'un ressort mettrait en mouvement. L'affaire est conclue, et l'ouvrier, qui avait promis le secret le plus inviolable, construit cette chambre souterraine sous les yeux du maître; il ouvre et ferme en dedans et en dehors la planche mouvante qui donnait ou refusait l'entrée. L'avare examine tout avec attention, fait l'épreuve à son tour, la réitère plusieurs fois de suite et congédie l'ouvrier après lui avoir payé, non sans regret, la somme promise. Tous les jours il allait visiter son cher trésor, et là, se croyant bien en sûreté, contemplait avec délices, pendant plusieurs heures de suite, ses pièces d'or. Il les comptait, les rangeait en piles sur une table, les recomptait encore. Un jour, tandis qu'il avait les yeux fixés sur son or, sa lampe s'éteint : il veut sortir; mais il ne peut plus trouver le secret. Dans son inquiétude, il cherche à soulever la trappe : vains efforts, elle reste fermée; il crie de toutes ses forces, il implore du secours; mais la voix ne parvient aux oreilles de personne. Plusieurs jours se passent, on ne le voit point, on ne sait ce qu'il est devenu, toute sa famille est dans la plus grande inquiétude. La nouvelle de sa disparition se répand par toute la ville et parvient jusqu'aux oreilles de l'ouvrier qui avait construit la chambre souterraine; cet homme, se doutant que le mécanisme de la trappe a pu se déranger, court chez les magistrats et leur révèle ce secret. On se transporte chez l'avare, on ouvre le caveau : ô spectacle affreux ! on voit un homme étendu sans vie sur un trésor !...

#### § IV. SIMPLICITÉ, SOBRIÉTÉ.

Le luxe, en multipliant les besoins, allume la soif des richesses et entretient dans le cœur un fond de cupidité; la simplicité des mœurs, en détachant l'homme des objets extérieurs, est comme un rempart impénétrable qui défend sa vertu. (D'AGUESSEAU.)